









## LES AGENTS D'AFFAIRES.



L'AGENT d'affaires n'a jamais mis le pied dans une école de droit; il tient cependant cabinet de consultations. L'agent d'affaires remplace l'avoué, il instruit à l'égal du notaire; sans être banquier, il prête de l'argent, escompte des billets; il a un comptoir, des commis, un caissier, de gros livres: c'est le factotum universel. Il est partout, il flaire une spéculation à vingt lieues à la ronde; il fait vendre à bénéfice un hôtel qui menace ruine; il a sous main des placements avantageux, des nouvelles pour faire hausser ou baisser la rente à volonté. C'est la providence des fils de bonne maison, des fortunes embarrassées; c'est le conseil obligé des héritiers dont le parent tarde trop à mourir; pour une liquidation embrouillée, il n'a pas son pareil: pour un procès à intenter, pour un procès à défendre, personne ne le remplace; il en remonterait à M<sup>e</sup> Chicaneau.

On ne naît pas agent d'affaires, on le devient.

Il arrive souvent qu'un pauvre diable se trouvant trop à l'étroit dans sa province, part soudain pour Paris avec quelque beau projet de fortune en tête et cent écus dans son gousset. Il commence par être dupe et finit par être fripon.

C'est dans les règles.

M. de Saint-Auge — un des cent noms qu'il usurpe — se loge dans un appartement commode, bien placé, au centre des affaires, non loin de la Bourse; il le meuble avec élégance, il achète quelques tableaux de rencontre, quelques statuettes, de faux vases étrusques, de la porcelaine de Chine fabriquée à Limoges, un vieux bahut de l'année dernière; et l'on dit qu'il est homme de goût, qu'il est artiste: cela fait bien.

Dans son bureau, à l'endroit le plus apparent, le maître du logis place un énorme casier garni de cartons, sur lesquels un commis trace en belle anglaise :

N° 1. — AFFAIRES COURANTES.

N° 2. — LETTRES REÇUES.

N° 3. — RÉPONSES.

N° 4. — MINES.

N° 5. — CANAUX.

N° 6. — CHEMINS DE FER.

N° 7. — MADAME LA DUCHESSE DE X... CONTRE LE PRINCE DE Y...  
etc., etc., etc., etc.

Fussent-ils tous vides, du premier au dernier, ces cartons n'en témoignent pas moins, par leur nombre, par leur ampleur, de l'importance et de l'activité du cabinet<sup>1</sup>.

A dix heures, au moment de l'ouverture du cabinet, les clients encombrant l'antichambre; un domestique les introduit discrètement l'un après l'autre.

*M. Charles de Kerwel.* C'est un beau jeune homme de vingt-cinq ans au plus, un des plus terribles lions du boulevard de Gand, un écervelé qui aura un jour 60,000 livres de rente, mais qui pour le quart d'heure ne possède pas une obole. M. Charles a fait des lettres de change et n'a pas payé à l'échéance, vu sa qualité de lion. On le poursuit, les gardes du commerce l'attendent à la porte, il couchera ce soir à Clichy... Mais non : M. de Saint-Ange est obligeant; pour une *misère*, pour une bagatelle, pour 200 pour 100, l'affaire s'arrange, M. de Kerwel est libre. Béni soit M. de Saint-Ange!

*Madame Leroux*, veuve d'un colonel d'artillerie, réclame depuis deux ans la liquidation d'une pension de mille écus. M. de Saint-Ange achète ses droits 500 fr. et au bout d'un mois le titre est signé..... à son profit.

Un gros marchand de la rue des Lombards veut vendre son fonds. Depuis vingt ans il met de la chicorée dans le café; la maison de confiance a prospéré. M. Richard se fait vieux, les affaires l'ennuient, il lui faut un successeur. Dix ans de terme et 60,000 francs payables par douzièmes, voilà ses conditions. Tout est conclu, l'acte est passé. 5 pour 100 sur le vendeur — 5 pour 100 sur l'acheteur — 5 pour 100 taux légal — 5,000 francs d'un côté, 5,000 francs de l'autre, six mille *balles*<sup>2</sup> dans le sac de l'agent. A la première échéance, le successeur de M. Richard n'est pas en mesure, on fait protester, on fait saisir, il n'a rien, c'est un homme de paille que

<sup>1</sup> On racontait dernièrement devant moi qu'un filou s'étant introduit dans le cabinet de M. de Saint-Ange, et ayant furtivement glissé la main dans le carton de madame la duchesse de X... pour y surprendre quelque bonne créance, en retira .. devinez... une paire de mouchettes! — Le volcur fut volé.

<sup>2</sup> Style du métier.

M. de Saint-Auge a mis en avant. Le marchand de cassonnade reprend son fonds, et charge monsieur l'agent d'affaires de lui trouver un meilleur acquéreur.

Deux frères sont en procès pour une succession de 20,000 francs : sans le savoir c'est précisément M. de Saint-Auge qu'ils ont chargé l'un et l'autre de poursuivre pour leur compte. L'arrêt rendu, il envoie au gagnant la note des frais et engage le perdant à faire appel, attendu, dit-il, qu'un célèbre avocat estime que la décision des premiers juges ne saurait être maintenue.

Après quinze ou vingt ans de semblables affaires, M. de Saint-Auge, pris en flagrant délit d'escroquerie, finit par Clairvaux, ou bien, — et c'est l'ordinaire, — il liquide et laisse le cabinet à son premier commis, un digne jeune homme, presque aussi habile que le patron. Dans ce dernier cas, M. de Saint-Auge achète un hôtel, donne des bals, des concerts, des fêtes magnifiques, il a des prôneurs, des amis, il change une vingtième fois de nom, devient baron, est nommé député, grimpe jusqu'au conseil d'état, et marie sa Clara avec le fils ruiné d'un pair de France. A sa mort, on lui fait un enterrement superbe, les pompes funèbres sont d'un luxe écrasant, et la veuve — veuve inconsolable — grave en lettres d'or sur le marbre du tombeau — concédé à perpétuité —

CI-GÎT QUI FUT LE MODÈLE DE TOUTES LES VERTUS,

BON ÉPOUX, BON PÈRE, BON CITOYEN,

BON AMI.

QUE LA TERRE LUI SOIT LÉGÈRE.

UN DE PROFUNDIS

S. V. P.

! ! !

Le *placeur* est une variété de l'espèce agent d'affaires. Le placeur n'a jamais placé personne, le placeur n'a fait que des dupes.

Successivement : Avaleur de sabres, aux Champs-Élysées,  
Croupier au n° 113 du Palais-Royal,  
Homme-Affiche,  
Allumeur de chalands,  
Retourneur d'invalides <sup>1</sup>,  
Culotteur de pipes,  
Marchand de chaînes de sûreté,  
Promeneurs de chiens convalescents,  
Fabricant de lettres de change,

<sup>1</sup> Quelques industriels, apposés aux abords de l'hôtel des Invalides, guettent, sur le soir, au moment de la retraite, l'arrivée de ces vieux débris de nos armées. Lorsqu'ils les voient un peu en goguette, ils s'approchent et les renversent. L'ancien ne peut plus remonter sur ses jambes, un compère se présente et ramène le grognard au corps-de-garde. Une prime de vingt sous est affectée à ce service.

ce Protée — car c'en est un — peut chanter avec Ruffino de *Fiorella* :

Le monde est ma patrie,  
J'ai fait tous les métiers,  
Et mon heureux génie,  
Quand il le faut, défie  
Les plus fameux sorciers.

Le placeur a eu des malheurs, de grands malheurs, à l'entendre du moins.  
La roulette a dissipé son patrimoine ;  
Des spéculations de bitume l'ont mis sur le pavé ;  
Le gouvernement lui a fait des passe-droits ;  
Une créance d'Haïti l'a ruiné de fond en comble ;  
Un sien oncle — oncle d'Amérique — l'a déshérité pour une escapade amoureuse.  
*Indè mali labes* ; voilà pourquoi il se fait placeur.

Sur la place du Châtelet, M. Robillard achète un mobilier complet, il loue ensuite un tout petit appartement dans une rue détournée, et affiche cet écriteau sur la porte ;

*Ancien grand bureau de placement.* M. Robillard, avantageusement connu depuis vingt-cinq ans, continue à placer les sujets des deux sexes. On peut s'adresser sans crainte à son administration, persuadé d'y rencontrer toujours discrétion et célérité.

Suit sur deux colonnes la liste des emplois vacants :

Cuisinières.	Cochers.
Bonnes d'enfants.	Intendants.
Bonnes pour tout faire.	Commis voyageurs.
Couturières.	Secrétaires.
Demoiselles de comptoir.	Hommes de peine.
Dames pour accompagner.	Garçons de bureau.

*N. B.* Il est inutile de se présenter si l'on n'est muni de bons certificats.

A dix heures précises, M. Robillard ouvre ses *bureaux*. En voici la silhouette :

Deux chaises boiteuses font vis-à-vis à une table éclopée. Tout à côté se prélassent un poêle — objet de luxe — dont le feu n'osa jamais rôtir la grille. Dans le fond de la pièce, l'œil distingue un amas de paperasses, bien ficelées, bien étiquetées, posées sur une étagère qu'elles semblent écraser. Quelques lithographies enluminées sont collées sur le mur et font les frais de la partie artistique de l'ameublement. La plus apparente, et pour cause, est toujours celle qui porte pour suscription :

*M. CRÉDIT est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.*

La toilette du placeur mérite une description à part :

Une redingote à la propriétaire lui sert de robe de chambre. Pour ne pas en user les avant-bras, il a soin de les garnir de fausses manches qui viennent se rattacher sur les coudes, au moyen d'une coulisse ; ses pieds dansent dans de vieilles tiges de

bottes, passées à l'état de pantoufles. Ses jambes se cachent dans un méchant pantalon, jadis noir, sur lequel une aiguille savante a dissimulé les outrages du temps. Sa tête est surmontée d'un bonnet grec à gland de chrysocale : son toupet est frisé à neuf, sa plume est derrière l'oreille. Les clients ne tardent pas à se présenter ; les voilà.

Madame Marguerite, trente-deux ans, cuisinière du Marais, expose fort chaudement comme quoi ses coquins de maîtres l'ont chassée sans raison, elle qui se mettait en quatre pour eux. Le cordon bleu voudrait rentrer en place. Elle est fort habile... à faire danser l'anse du panier. Excellente recommandation. M. Pistolet, son petit cousin, maître d'armes au 2<sup>e</sup> d'artillerie, répond de sa moralité.

Mam'selle Eugénie, vingt-trois ans, est une jolie femme de chambre. Sa maîtresse, jalouse de ses beaux yeux bleus, vient de lui donner congé. La gentille sou-brette sait coudre, repasser, coiffer et le reste. Un vieux monsieur, employé à la ville, la protège.

Des courtoufs de boutique, des bonnes d'enfants, des secrétaires en expectative, des économistes en herbe, des grooms, des laquais, etc., tous les échantillons mâles et femelles de la valetaille, viennent ensuite. M. Robillard les couche par écrit sur un registre *ad hoc*, reçoit la prime d'usage et promet une réponse à la fin de la semaine. Avant de congédier son monde, il ne manque jamais de jeter négligemment ces quelques mots dans la conversation :

« Vous voulez une place de laquais? Diable! diable! pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ; j'ai procuré un laquais au roi, et il m'en a déjà fait compliment. »

Au roi ! au roi ! ce mot a de l'écho, on se le répète, il vole de bouche en bouche et attire de nouvelles pratiques à l'établissement, qui du reste est breveté dans les règles voulues, et autorisé par la préfecture de police

A la fin de la semaine, point de réponse.

Les temps sont durs ; tout le monde est pourvu.

Attendons huit jours.

Huit jours après, rien de nouveau.

Attendons encore huit jours.

Au bout des nouveaux huit jours, encore rien de nouveau.

Un mois, deux mois se passent, toujours même réponse.

Le client s'impatiente, il crie, il tempête, il prend M. Robillard au collet, et exige le remboursement de ses avances.

Alors, notre homme file doux, et donne l'adresse d'un compère.

Les compères jouent un grand rôle dans les opérations du placeur, et servent à écouler les demandes de ses clients. Chaque compère fait sa note d'avance. L'un consomme par semaine deux cuisinières et trois hommes de peine ; l'autre, deux commis et une femme de chambre ; celui-ci, une bonne et un cocher ; celui-là, un tout petit groom, et ainsi des autres.

Arrivé chez le compère, le domestique est choyé, fêté, caressé, cajolé ; on lui fait même entrevoir dans le lointain, une augmentation de gages, de belles étrennes, en récompense de son zèle. Ravi, transporté, le *paria* s'empresse d'aller remercier le



placeur, ou en termes plus exacts, d'aller acquitter le restant des droits de placement.

A son retour tout est changé ; le maître devient insupportable, il ne trouve rien à son gré, l'appartement est sale, le rôti est brûlé, il se met en colère à tout propos, il fait des scènes à tout moment, il distribue même quelques bons horions, lorsque des moyens moins persuasifs ne parviennent pas à lasser la patience du domestique. Le lendemain, le tonnerre gronde de plus belle, le pauvre hère n'y tenant plus, demande son congé et ses gages. On lui donne congé, mais on retient les gages pour quelques assiettes qu'il n'a pas brisées, et une nouvelle victime succède à la première.

Ce manège dure toute l'année.

Le droit d'inscription coûte un 4 fr. 50 par personne, la prime de placement est de 5 pour 100 sur les gages annuels. Ceci est de l'histoire. Le métier n'est pas mal lucratif comme vous voyez.

Le placeur fait ordinairement une bonne fin. Sur ses vieux jours il devient honnête homme, paie ses contributions exactement, va à l'église tous les dimanches, devient marguillier de sa paroisse et ne choisit pas ses domestiques chez ses confrères.

*Autre variété de l'espèce agent d'affaires.* Plus d'une fois dans la quatrième page d'un journal, vous avez sans doute avisé une annonce de quatre ou cinq lignes, qui avait tout l'air de se cacher honteuse sous la couverture d'un roman nouveau, ou derrière les serrures incrochetables de M. Hurel, une annonce conçue à peu près en ces termes : « DAMES ET DEMOISELLES RICHEMENT DOTÉES A MARIER. On tient moins à la fortune qu'à une bonne éducation. S'adresser à madame Saint-Phal, rue ....., n° .... (affranchir) ; » ou bien encore celle-ci d'un genre beaucoup plus explicite :

« Une veuve de trente ans, d'un caractère doux et tranquille, d'un extérieur fort agréable, voudrait un mari à peu près de son âge, qui consentît à vivre en province. Un état honorable, quoique peu rétribué, une position dans le monde, lui feraient oublier le manque de fortune dans la personne qui s'unirait à elle. Madame M... possède un revenu net de VINGT MILLE LIVRES DE RENTE. »

Il n'est pas de célibataire dont le cœur ne batte à la lecture d'un pareil avis. Vingt bonnes belles mille livres de rentes sont en effet bien tentantes, et je connais un brave garçon qui se contenterait volontiers de moitié. A Paris, personne n'ignore qu'une femme qui se respecte un tant soit peu, ne se fait pas annoncer dans un journal côte à côte d'un mobilier à vendre, entre un changement de domicile et une clientèle d'huissier à céder. Aussi madame Saint-Phal y recrute-t-elle fort peu de dupes ; mais en province, c'est bien différent, on croit à l'existence des vingt mille livres fantastiques. Je sais un provincial qui se laissa prendre à cette amorce, il y aura tantôt deux ans de cela. Voici cette anecdote ; sans m'être personnelle, elle me touche d'assez près pour que je puisse en garantir l'authenticité jusque dans les moindres détails.

Si vous avez le malheur d'être né dans une petite ville, vous devez être tout comme moi le tributaire, le correspondant obligé de tous les fâcheux de l'endroit, et même parfois de la banlieue. Paraît-il un livre, une romance ? monsieur un tel veut le livre pour lui, et la romance pour mademoiselle Aglaé, sa fille. Une élégante vient-elle à se marier ? vite ou vous charge d'expédier la corbeille de noces. Vous voilà

donc obligé de dire adieu à vos occupations favorites, à vos amitiés les plus chères, il faut courir du matin au soir chez les lingères, les modistes, les fleuristes, que sais-je encore ! On use de vous sans pitié, on vous dérange sans cesse, puis un beau matin, au moment où vous y attendez le moins, il vous arrive une boîte de mirabelles de Metz, un panier de figues de Marseille, une caisse de pruneaux de Tours. — Votre portier n'oublie pas de prélever la contribution d'usage. — L'on se croit dès lors quitte envers vous, et c'est à recommencer de plus belle.

Or donc, un beau matin, il me vint de L..., par les messageries royales, non pas un panier de muscat rosé, mais bien M. Jérôme Bréval. Trente-cinq ans, une horrible figure, point d'esprit, beaucoup de suffisance, voilà le portrait de mon homme. M. Jérôme était grand amateur du *Constitutionnel*, il en faisait ses délices, sa confiance en lui était sans bornes ; à Paris il eut sa première visite, et par malheur l'annonce de madame de Saint-Phal s'y trouvait. Bréval tomba presque en syncope.

« Parbleu ! fit-il ivre de joie, un bon caractère, une jolie figure, et vingt mille francs de rente par-dessus le marché ; mais c'est précisément ce qui me convient. Je me marie, je retourne à L..., j'achète le château du ci-devant seigneur, je me fais nommer maire, je... »

Sans prendre conseil de personne, notre provincial courut au n<sup>o</sup> indiqué. C'était au quatrième, dans une assez pauvre maison, l'écriveau disait : Entrez sans frapper, il entra. D'un coup d'œil, madame de Saint-Phal reconnut à qui elle avait affaire ; l'annonce fut commentée, discutée, brodée, embellie, et l'on prit rendez-vous pour le lendemain ; l'entrevue devait avoir lieu.

Madame de Saint-Phal, qui sait les convenances, organisera une petite soirée, mais sans façons, sans extrà, comme en famille (Jérôme en paiera les frais).

Le jour suivant, à huit heures précises du soir, M. Bréval se fit ganter, cirer, pommauder, musquer ; il n'avait jamais tant donné de soins à sa toilette. Tout content de lui-même et le cœur plein d'espoir, il prit sa course vers la moderne Lucine. On l'attendait. Ainsi que l'avait promis madame de Saint-Phal, c'était une petite soirée, une toute petite soirée, quatre invités seulement. M. et madame Frillet, deux voisins, deux amis de la maison, madame Blondel, la jeune veuve, et M. le chevalier de Fondricourt, son oncle. Le salon de réception n'était pas des plus splendides. Deux fauteuils éclopés, une bergère détraquée, une moitié de canapé ; sur la cheminée quatre chandelles qui avaient l'audace de se faire appeler bougies diaphanes, sur les murs quelques gravures plus que galantes, tel était à peu près l'ameublement. On parla de choses indifférentes, du froid, du chaud, de la pluie, du beau temps ; mon Jérôme ne disait rien, absorbé qu'il était dans la contemplation de la dulcinée qui sans être régulièrement belle, pouvait pourtant plaire encore surtout à un homme de L.... Quoique veuve d'un colonel de cavalerie légère (mort à Waterloo), madame Blondel montrait une timidité d'enfant, et ne pouvait se défendre d'un certain coloris qui, artificiel ou naturel, n'en faisait que mieux ressortir la blancheur veloutée de sa peau. Jérôme était médusé.

M. Frillet, adonis d'au moins soixante ans, goutteux, infirme, cacochyme, racontait, entre deux quintes de toux, les prouesses de sa jeunesse. L'année précé-

dente, madame de Saint-Phal l'avait marié à une jeune et belle femme qui le ruinait, qui faisait pis encore, ce bon vieux ne se doutait de rien ; au fond, c'était un excellent homme. Quant à l'oncle, le chevalier de Fondricourt, il ne vous est pas inconnu ; vous l'avez rencontré plus d'une fois, ce matin, peut-être, sur le boulevard Montmartre. Le chevalier de Fondricourt sait filer une carte, piper un dé et faire sauter la coupe. Un épais collier de cheveux roux court autour de sa figure où la ruse et l'audace semblent loger à demeure. Ajoutez à cela le costume de rigueur : habit noir râpé jusqu'à la corde, pantalon crotté, à mi-jambe, sollicité, mais en vain, par deux larges sous-pieds qui luttent d'adresse pour le maintenir à une hauteur convenable. Dandy d'estaminet, papillon de taverne, fumant le cigare à un sou, empestant l'huile antique, voilà tout son portrait.

Ce personnage essaya quelques mots de compliments, mais ne brillant pas du côté de l'élocution, il conclut *ex abrupto* à une partie d'écarté. On se rangea autour de la table ; madame de Saint-Phal et l'oncle d'un côté, Jérôme et madame Blondel de l'autre ; les deux cavaliers battirent les cartes. Jérôme gagna les trois ou quatre premières parties, puis tout à coup la chance tourna. Il perdit, perdit de nouveau, perdit encore ; il perdit tout ce qu'il avait sur lui, argent et bijoux ; mais cela n'était rien en comparaison des 20,000 livres de la future.

Il se faisait tard, la pendule aurait dû sonner minuit — mais il n'y avait pas de pendule, — les Frillet, mari et femme, venaient de quitter le salon, l'oncle jasait dans un coin avec madame de Saint-Phal, notre Jérôme en profite et tombe à deux genoux devant la belle veuve. Que se passa-t-il dans ce tendre colloque, je ne l'ai jamais su, mais ce qu'on m'a assuré depuis, c'est que l'habitant de L... baisait fort amoureusement une jolie petite main, bien blanche, bien fine, bien potelée, que madame Blondel ne songeait pas à lui retirer. Après cet exploit, il prit congé. Toute la nuit, il rêve chevaux, voitures, laquais, châteaux, ce furent châteaux en Espagne. Je le vis sortir de bon matin, madame de Saint-Phal devait l'attendre pour acheter la corbeille de mariage et fixer définitivement le jour des épousailles. Mais voici la catastrophe. Jérôme monte et sonne, on ne répond pas ; il appelle, on ne vient pas ; il cogne, on n'ouvre pas davantage, il se démène en furieux, remplit l'escalier de ses cris, même silence. Il se met en devoir de briser la porte ; attiré par ce vacarme infernal, le portier accourt tout effaré : « Madame de Saint-Phal ? lui crie le futur déconfit. — Partie en voyage depuis ce matin cinq heures, » répond le tireur de cordon.

Quelques jours après, Jérôme Bréval regagnait tristement sa province, où la nouvelle de sa mésaventure l'avait devancé. En traversant la rue Saint-Honoré, à huit heures du soir, pour se rendre aux messageries Laffitte, il crut reconnaître sous l'auvent d'une maison suspecte, la jolie madame Blondel ; c'était bien elle.

Madame Blondel faisait plusieurs métiers.

Et maintenant, comme à tout il faut une moralité, voici celle de mon article : cherchez une femme hors des bureaux de mariage, ne prenez pas vos domestiques chez les placeurs, ne confiez pas vos affaires aux agents d'affaires, vous ferez de bonnes affaires.

GAETAN DELMAS.

